

**ELOGE ACADÉMIQUE
DU PROFESSEUR FRANZ LAVENNE,
MEMBRE TITULAIRE**

par

Ch. van YPERSELE de STRIHOU, correspondant

Le vendredi 3 juin 1988, Franz Lavenne siège jusque tard dans la soirée au ministère de la Santé publique, à la commission d'équivalence des diplômes. Le samedi matin il s'occupe des anciens de la Faculté de Médecine de l'UCL. C'est seulement au cours de l'après-midi qu'il retrouve la liberté que lui donne l'éméritat : il achève un poème entamé la semaine précédente sur le bégainage de Moustier en Fagne, visité quelques jours plus tôt avec son épouse. La soirée consacrée au jeu avec ses enfants, Sophie et François-Xavier, se termine par l'écoute de la musique. Le lendemain, il ne sait pas en se levant qu'il vit son dernier dimanche. L'eût-il su, aurait-il changé son programme? Je ne le crois pas. Il écoute ses chanteurs préférés, des poètes, Jacques Brel et Leo Ferré. Son fils François-Xavier vient ensuite jouer pour lui du violon : comme il est fier de ces talents qu'il voit grandir! Après-midi d'harmonie familiale faite d'une longue promenade à travers Bruxelles qu'il aime découvrir avec les siens, du partage avec ses enfants d'un film de Walt Disney, Cendrillon. La dernière soirée, le point d'orgue de cette vie qui va s'achever, c'est encore de la lecture, de la musique et les joies du latin qu'il cultive depuis des décennies. C'est ce fil, épais de vie, prolongé de multiples projets, qui, au milieu du sommeil, sera brutalement tranché.

Si j'ai évoqué ce dernier week-end, c'est parce que sa trame révèle bien l'homme dont j'ai ce matin le privilège d'évoquer la vie. Homme attaché à son Université, à notre Académie, tous nous le savions, mais aussi homme caché, confiant sa sensibilité vive à des poèmes qui resteront longtemps secrets, Homme des joies familiales retrouvées. Homme dont le jardin secret abrite un don d'enfance soigneusement caché aux autres.

Evoker la vie d'un homme est une gageure. « Son histoire, écrit J.F. Malherbe, n'est écrite nulle part ailleurs que dans le récit qu'il

peut en faire. S'il entend qu'elle soit l'histoire vraie de lui-même, elle doit être conforme à sa destinée secrète. Comment donc raconter en vérité l'histoire d'une vie? »

Aussi, plus modestement, me contenterai-je de présenter un homme qui fut témoin de son temps. Parfois de façon exceptionnelle.

Franz Lavenne naît, le 13 août 1919, à Aulnois, dans la botte du Hainaut qui lui restera si chère. La première guerre mondiale est terminée depuis moins d'un an. Il grandira avec une sœur aînée dans un milieu modeste de fonctionnaires des douanes. Son enfance est illuminée par un prestigieux grand-père, gendarme à cheval, dont il donnera le prénom à son plus jeune enfant. Milieu heureux où il est gâté. Son intelligence vive lui vaut toutefois sa première peine profonde : il doit quitter la maison pour poursuivre ses études à Chimay, dans un internat. Il évoquera plus tard cette séparation et la dureté d'un milieu de garçons indifférents à sa sensibilité très vive. Il s'affirme par ses capacités intellectuelles, développe son goût pour le football, que certains retrouveront bien plus tard, éberlués par une connaissance inattendue de nos différentes équipes nationales. C'est là aussi qu'il découvre la poésie, fil ténu, mais ininterrompu tout au long de son existence : Villon, Ronsard, Musset, rejoints plus tard par Aragon et Eluard. Apprentissage du latin qu'il continuera à pratiquer jusqu'à son dernier dimanche.

En 1936 il entame à Louvain ses études de Médecine. Sa facilité intellectuelle déconcertante lui assure une réussite brillante malgré de multiples activités. Il profite intensément de la vie universitaire, découvre le théâtre, se lie avec des étudiants d'autres facultés, noue des amitiés qui l'accompagneront toute sa vie. Mai 1940 bouleverse cet ordre. L'hôpital St-Pierre est réquisitionné par les Allemands. Les étudiants sont accueillis aux cliniques St-Rafaël. C'est là que Franz Lavenne s'initie à la recherche sous la direction du professeur Hoet. Malgré les difficultés de l'époque, il obtient en 1943 son diplôme de docteur en Médecine, avec la plus grande distinction.

Son goût du terroir le ramène à Beaumont pour pratiquer la Médecine générale. Il s'y investit avec bonheur. A Louvain pourtant il a laissé des regrets. Paul Lambin, de 17 ans son aîné, collaborateur du professeur Maldague, titulaire alors de la chaire de Clinique médicale, l'a remarqué.

En 1944, une diphtérie foudroyante le ramène, bien malgré lui, à Louvain. Il en gardera des séquelles musculaires, une démarche un peu traînante, dont ses collaborateurs reconnaîtront bien plus tard la sonorité. La guerre se termine. L'avenir reprend vigueur.

Pendant la guerre une mutation de notre société s'est élaborée dans le secret des conversations de toute une élite belge dont l'occupant a figé l'action. Un souci de justice sociale s'affirme. Il s'incarnera à la libération : renouveau de nos relations sociales, assurance maladie-invalidité et, plus particulièrement, médecine du travail. Paul Lambin en était à Louvain, dès avant la guerre, un des initiateurs. Il juge le moment venu d'investir. Il offre à Lavenne de rester, une fois rétabli de sa diphtérie : un poste d'assistant en propédeutique est vacant.

Lavenne accepte la proposition. Il conquiert en 1945 le titre de médecin hygiéniste, travaille au laboratoire d'Hématologie du professeur Lambin, enseigne la propédeutique, s'intéresse à l'auscultation cardiaque et, dès lors, à la Cardiologie. En 1946 il part travailler, à Paris d'abord, avec C. Lian et J. Lenègre, à Lyon ensuite avec R. Froment. Pendant son temps libre, il poursuit, à l'Hôtel-Dieu, des recherches sur la transformation de l'hémoglobine en bilirubine, sujet de son concours des bourses de voyage en 1947.

A son retour à Louvain, Lambin l'estime prêt. Le FNRS lui octroie en 1947 un mandat d'aspirant pour entreprendre des recherches sur les répercussions cardiaques de la pneumoconiose des houilleurs. Du bouillonnement des idées, agitées pendant la guerre, était né le projet d'un institut d'Hygiène des Mines, qui fut fondé en décembre 1944 sous l'égide conjointe des grands charbonnages et de nos différentes universités. Sa vocation est double : service de soins sur place, recherche plus fondamentale organisée à Hasselt. Dans ce milieu privilégié où se côtoient ingénieurs des mines, médecins, mathématiciens et statisticiens, Lavenne va vivre sa première grande aventure scientifique. A côté d'une activité clinique de cardiologue, il entame des recherches sur le cœur pulmonaire chronique du houilleur.

A l'époque, la pneumoconiose fait des ravages chez nos mineurs. Meticuleusement, Lavenne relève les anomalies électrocardiographiques, les met en rapport avec les lésions radiologiques, décrit les désordres fonctionnels pulmonaires qu'il rapproche de l'aspect macroscopique des poumons. Ces observations sont confrontées

aux données cliniques. Sa thèse d'agrégation en 1951 offre une vue neuve de la pneumoconiose en établissant l'influence des altérations pulmonaires progressives sur la fonction du cœur droit.

Franz Lavenne s'aperçoit que le retentissement cardiopulmonaire de la pneumoconiose ne se limite pas à des notions un peu statiques. Directeur scientifique de l'institut d'Hygiène des Mines, entre 1951 et 1967, il suscite et dirige une série de travaux sur la fonction respiratoire et les gaz du sang, sur l'hémodynamique pulmonaire au repos et à l'effort, sur la silicose expérimentale et sur la bronchite chronique.

L'idée généreuse qui est à la base de l'institution hasseltoise n'est pas limitée à la Belgique. Le 18 avril 1951 le traité instituant la « Communauté européenne du Charbon et de l'Acier » est signé. Il comporte un volet médical auquel l'institut est rapidement associé : pendant de longues années Franz Lavenne sera, avec quelques collègues européens, au cœur de ce projet... Conseiller de l'OMS et du BIT, il est appelé au début des années 70 par le gouvernement de Taiwan, puis par le gouvernement turc, pour structurer la Médecine du travail.

Elu correspondant de l'Académie en 1969, il est promu membre titulaire le 27 juin 1970. Jusqu'à ses derniers jours il prend une part active aux séances de la Compagnie et aux travaux des commissions.

Parallèlement à son activité scientifique, Franz Lavenne accepte, dès 1951, des charges d'enseignement à l'Université catholique de Louvain. Tout d'abord à l'institut supérieur du Travail dont il assume la présidence en 1964. Ensuite, comme cardiologue dans le service de Médecine interne que dirige depuis 1948 son maître, le professeur Lambin. Il est nommé professeur en 1956, puis professeur ordinaire en 1961. Il fonde à Louvain un centre de Cardiologie médico-chirurgicale. Il y développe la Physiopathologie à laquelle il avait été initié au cours de séjours dans les services de Sir John MacMichael à Hammersmith, de Bing à Johns Hopkins et de Courmand à Columbia. Il y est heureux au point que, à la mort du professeur Lambin en 1964, il hésite longuement avant d'accepter de lui succéder comme chef de service de Médecine et comme cotitulaire, avec le professeur Hoet, de la chaire de Clinique médicale. A la mort de ce dernier en 1968, il unifie les deux services pour créer un grand département de Médecine interne.

Dans un premier temps il décide de réapprendre toute cette discipline, préalable indispensable, à ses yeux, à tout enseignement pertinent de celle-ci, une gageure aux yeux de certains. Je le revois aux conférences du département, auditeur attentif couvrant de petites fiches d'une écriture illisible à tout autre, résumant ce qui lui paraissait important. Cet effort lui permet de situer à sa juste place chacune des spécialités-filles de la Médecine interne. Les étudiants apprécient d'emblée son enseignement, ses cliniques qui récuse la rareté au profit de l'analyse en profondeur des maladies courantes. Il marque un vif intérêt pour les modalités de l'enseignement. Soucieux de l'essentiel, il refuse l'enfermement des structures. Au contraire, il veut les adapter à la vie telle qu'elle se développe. Attentif à l'opinion des étudiants, fidèle à son intuition, il devient un des pionniers de la commission de réforme des études. Jusqu'à son dernier jour il reste un partisan de l'innovation, de la simplification, témoignant par là d'une jeunesse d'esprit persistante et parfois déroutante.

De ses voyages en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, il a retenu les conceptions anglo-saxonnes d'un département de Médecine. Dès sa nomination il fait donc appel à des collaborateurs ou d'anciens collaborateurs des professeurs Lambin et Hoet pour animer sept services de sous-spécialités. Spécialiste lui-même, il est tellement convaincu de la nécessité de la Médecine interne générale qu'il en fait un service auquel il attribue un rôle central. Il traduit ces conceptions dans un éditorial des « Acta clinica belgica » qui aura un large écho.

A ses collaborateurs, il laisse une autonomie d'autant plus importante qu'il leur fait confiance. Exigeant, sans illusions, il évalue chacun, lui reconnaissant ses qualités sans ignorer ses limites. En tout il marque sa sensibilité à l'excellence, à la qualité. C'est un élitiste. Décideur rapide, il ne s'embarrasse guère de dossiers, confiant dans sa mémoire légendaire : au sein du département, pas de bureaucratie. Toujours disponible pour ceux qui le consultent, il donne des avis sûrs. Prompt à la confiance, il garde cependant un esprit toujours alerte capable de réviser son opinion. Malheur à qui le déçoit ou qui veut l'abuser par des idées toutes faites. Le jugement peut devenir sévère et parfois irréversible. « Lavenne n'est pas rancunier » disait en boutade le recteur, « mais il a de la mémoire ! ». Homme d'une intelligence acérée, il prise plus que tout la vivacité d'esprit et l'excellence académique. Quand il ne la

trouve pas au rendez-vous, il peut être acerbe : il ne dissimule malheureusement pas ses sentiments.

Doué d'une capacité de travail hors pair, il suscite les initiatives, délègue ses pouvoirs, laisse à des collaborateurs la technique des affaires. Il garde ainsi du temps pour ce qui lui paraît essentiel. Mais toujours il analyse les résultats obtenus, les critique ou les approuve. Sous son impulsion, le département de Médecine connaît en vingt ans une expansion cohérente, qui en fait un centre d'excellence dont il est particulièrement fier.

Le cardiologue n'a toutefois pas abdiqué. Rompu aux méthodes de l'examen clinique, il accumule une expérience qui se mue peu à peu en virtuosité et acquiert une rare sûreté. En cette qualité il est investi de la confiance de très hautes personnalités. Si Franz Lavenne refuse de se laisser absorber par la gestion de son département, c'est parce qu'il a besoin de ce contact avec les patients. Derrière le masque du patron un peu désabusé, sceptique, qui manie volontiers l'ironie, une sensibilité très vive reste en alerte. La mort du fils d'un de ses anciens élèves le bouleverse. Attentif à l'homme qui se confie à lui, il a la parole rare mais toujours marquante. Dans la détresse il compatit. Le sort des gens modestes l'émeut.

« Qu'est ce que je leur apporte?

Ils languissent de me dire

En des mots, d'étranges mots

Des phrases courbant leur dos

Leurs hantises et leurs maux.

Je ne puis que leur sourire

Répondre d'un regard d'homme

Soumis au même destin

Angoissé du lendemain »

(31-1-1982 in « Edith », Havaux 1986, p. 66)

Les patients ne s'y trompent pas, qui lui restent profondément attachés.

L'impulsion qu'il donne à son département, la sûreté de son jugement et sa franchise parfois abrupte, font de lui une des personnalités marquantes de l'Université.

Dès 1964, il est impliqué dans la tourmente de Louvain. La remarquable croissance du nombre d'étudiants de l'institution unitaire pose le problème de son expansion. Problème d'autant

plus complexe qu'en 1963, sous la poussée flamande, les évêques ont dédoublé les différentes facultés : les discussions sur les modalités de l'expansion seront donc paritaires.

Mgr Descamps institue deux commissions appelées à proposer au conseil d'administration, d'une part, un plan d'expansion générale, et, d'autre part, une politique de développement hospitalier. Franz Lavenne et le futur recteur, Piet De Somer, se voient confier la présidence de cette seconde commission. Le problème est aigu : on prévoit, pour 1970, 1.600 étudiants en doctorat alors que les deux facultés ne disposent que de 1.241 lits. Il faut agrandir, mais comment? Les francophones partageront-ils les hôpitaux avec les flamands? Faut-il rester à Louvain en partie, ou s'installer tout à fait en dehors de l'arrondissement? Peut-on séparer candidatures et doctorats? La réponse à ces questions sera déterminante.

Franz Lavenne a un sens aigu de la situation. Il reconnaît d'emblée le caractère inéluctable de la pression flamande, même si celle-ci le heurte profondément. Son pragmatisme lui fait choisir un départ rapide vers Bruxelles, dans de bonnes conditions, pour autant que le nouvel hôpital soit exclusivement francophone – mais le cœur pleure :

*« Nous désertons Louvain parmi les feuilles mortes
Emportant vers le Sud nos orgueils insoumis
Ainsi qu'en sont partis Erasme puis Vésale
Parce qu'ils déplaisaient à des esprits bornés »*

(9-12-1977 in « *Poèmes étranges* » Marris 1978), écrira-t-il onze ans plus tard.

Les conclusions du rapport Lavenne-De Somer soulèvent, en février 1966, une tempête à la faculté de Médecine francophone. Il les défendra devant ses collègues bouleversés qui perçoivent dans les choix de la commission les prémisses redoutables d'une mutation de l'Université. Le temps hélas lui donnera raison : quatre ans plus tard, en 1970, l'Université est dédoublée et les francophones prennent le chemin de Louvain-la-Neuve. La clairvoyance de Franz Lavenne a permis à sa faculté de transformer l'épreuve en succès!

Pendant les vingt années suivantes, Monsieur Lavenne reste le conseiller écouté du recteur. Totalement dévoué à l'Université, il ne ménage pas ses efforts. Il contribue à l'essor des centres régionaux d'enseignement médical, rallie les institutions hospitalières qui collaboraient avec l'Université, leur donne un but commun, un souci de qualité. Pélerin infatigable, il ne néglige

aucune peine pour trouver des débouchés à ses élèves, pour stimuler l'avènement de structures extra-universitaires capables à leur tour de contribuer à une meilleure formation des médecins. Cette peine il la prend sans jamais escompter une reconnaissance quelconque, simplement parce qu'il ne fait ainsi que son devoir.

Ce souci des assistants et des anciens, combien peuvent en témoigner qui ont trouvé grâce à lui une insertion professionnelle heureuse. En témoignent aussi ceux qui participaient au dîner réunissant chaque année les assistants qui terminent leur Médecine interne. Son discours d'après-dîner s'affirme au fil du temps, passant de généralités un peu banales à un témoignage personnel qui, ces dernières années, touchait chacun. « Soyez heureux » disait-il. « C'est d'abord cela qui compte. Rendez heureux, veillez sur votre vie de famille ». Il terminait par quelques vers, découvrant à l'étonnement de chacun une face cachée de sa personnalité timide.

L'itinéraire de Monsieur Lavenne n'a pas été aisé : plus que beaucoup d'entre nous, il a vécu les passions et les chagrins qui sont notre lot. Toujours avec dignité, avec détachement.

Comme toutes les fortes personnalités, Franz Lavenne ne peut être réduit à quelques traits marquants : nous ne percevions fortement de lui que quelques facettes. Restaient dans l'ombre tant d'autres aspects, entr'aperçus fortuitement. Le père partageant avec intensité les joies de son épouse et de ses jeunes enfants. Le poète qui confiait aux vers tout ce que sa sensibilité criait et que sa timidité occultait.

Parfois bougon, souvent désabusé, toujours un rien sarcastique, il se flattait d'être indifférent à la critique. Et tout à la fois, à l'abri du regard d'autrui, il se révélait vulnérable, souvent gai et optimiste, marquant dans l'épreuve la fidélité de son amitié. Sans grands mots, par l'attitude, il entretenait chez ses collaborateurs la foi dans leurs possibilités. Son regard capable de susciter l'adhésion, de soutenir l'effort et, parfois, de consoler, tenait sa force de l'homme qu'il était, qu'il a révélé au fil des épreuves et des succès, qu'il découvrait avec prudence, parcimonie, timidité, à ceux qui l'aimaient et qu'il aimait.

« Le tracé d'une vie humaine est aussi complexe que l'image d'une galaxie » écrit Marguerite Yourcenar. « A y regarder de très près on s'apercevrait que les groupes d'événements, ces rencontres

perçues d'abord sans rapport les unes avec les autres, sont reliés entre eux par des lignes si ténues que l'œil a du mal à les suivre et qui, tantôt cessent, semble-t-il, de mener nulle part et tantôt se prolongent au-delà de la page ».

A chacun de nous, ce matin, parent, élève, collègue ou ami, le privilège de retrouver ces lignes ténues qui prolongent Franz Lavenne dans nos cœurs.